

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Direction Claire Dupont
76 rue de la Roquette 75011 Paris
Réservations : 01 43 57 42 14
www.theatre-bastille.com



SALIM DJAFERI

Du 29 avril au 12 mai à 19h,
les samedis et dimanches à 17h,
relâche les mercredis 1^{er} et 8 mai
et le jeudi 9 mai

Tarifs

Plein tarif : 25€
Tarif réduit : 19€
Tarif + réduit : 15€

Durée du spectacle : 1h10

KOULOUNISATION

Service presse
Emmanuelle Mougne
emougne@theatre-bastille.com
Tél. : 01 43 57 78 36
Port. : 06 61 34 83 95

DISTRIBUTION

Conception et interprétation

Salim Djaferi

Collaborateur artistique

Clément Papachristou

Regard dramaturgique

Adeline Rosenstein

Aide à l'écriture

Marie Alié et Nourredine Ezzaraf

Écriture plateau

Delphine De Baere

Scénographie

Justine Bougerol et Silvio Palomo

Création lumière et régie générale

Laurie Fouvet

Développement, production et

diffusion

Cora-Line Lefèvre,

Rosine Louviaux, Alix Maraval et

Mathilde Vreven - Habemus papam

Production

Habemus papam

Coproduction

Les Halles de Schaerbeek,

Le Rideau de Bruxelles et

L'Ancre - Théâtre Royal de

Charleroi

Avec le soutien de la bourse

d'écriture Claude Étienne et

SACD, Chaufferie-Acte1, La

Bellone - Maison du Spectacle

(Bruxelles), Théâtre des Doms,

Théâtre Episcène et Zoo Théâtre

Avec l'aide de la Fédération

Wallonie Bruxelles

Salim Djaferi est hébergé
administrativement par Habemus
papam.

Remerciements à

Aristide Bianchi, Camille Louis,

Kristof van Hoorde et Yann-Gaël

Amghar.

KOULOUNISATION

- « *Comment dit-on « colonisation » en arabe ?* » a demandé Salim Djaferi à sa mère.

- « *Koulounisation* » a-t-elle répondu.

Ainsi démarre cette drôle d'enquête, une aventure linguistique tendue entre deux pays de chaque côté de la Méditerranée, sur le fil de l'Histoire. En Algérie, Salim Djaferi a récolté autant de récits intimes que de points de vue sur cette période qu'il a du mal à nommer. Tandis que l'on parle ici de " la guerre d'Algérie ", là-bas tous les ouvrages se trouvent au rayon « Révolution algérienne » des librairies. Quelles traces de l'Histoire sont portées par ces mots ? Sur scène, l'artiste déroule un fil de définitions peu à peu déplacées par la colonisation. Mais après les mots, le réel, violent, intervient : du sang, des effondrements. Un autre langage, plastique et visuel, s'invite et complète cette reconstitution de la mémoire.

Elsa Kedadouche

PHOTOS



© Thomas Jean-Henri



© Droits réservés

NOTE D'INTENTION

En juillet 2018, j'étais à Alger pour la première fois. Mes origines algériennes m'avaient déjà rendu curieux de la colonisation de l'Algérie et particulièrement de la période qui a précédé son indépendance.

J'avais cependant une connaissance assez superficielle et succincte du sujet, provenant principalement d'historiens français, de bribes de récits familiaux et de manuels scolaires presque muets. Je décidais de profiter de ma présence sur la terre où cette histoire s'est déroulée pour acquérir des livres écrits par des Algériens et ainsi commencer à resituer mes connaissances. Je me suis rendu dans une librairie du centre et j'y ai cherché le rayon " Guerre d'Algérie ", un certain temps, sans succès. Sur le point d'abandonner, mais ne pouvant imaginer qu'aucun rayon ne soit consacré au sujet, je fis part de mon étonnement à la librairie, qui me dit, littéralement: « *Tous les ouvrages sur la guerre d'Algérie se trouvent au rayon Révolution* ».

Évidemment, oui : c'était une Révolution. Je ne l'avais seulement jamais nommée ainsi, et par conséquent jamais réellement pensée ainsi. Je me suis tout de suite demandé d'où venait une telle différence : qui m'avait appris à dire « guerre » et qui leur avait appris à dire « révolution » ? Les deux mots recouvraient-ils les mêmes faits historiques d'un côté et de l'autre de la Méditerranée ? Et quel serait le mot juste, à supposer qu'il existe ? Cette découverte a révélé mon ignorance. Ignorance non pas de l'histoire – je connaissais les dates, les enjeux et les principaux acteurs – mais ignorance de la sémantique et de l'idéologie qu'elle véhicule. Je n'ai pas acheté de livre ce jour-là. Cette anecdote a été un déclencheur et un révélateur.

La partie émergée d'un iceberg que j'ai percutée, et dont l'existence sous-marine est immense.

Je note depuis consciencieusement tous les mots qui composent cet iceberg, et la manière dont je le percuté. Ils sont nombreux.

Il y a des rencontres spontanées ou arrangées, et des aventures comme celle de la librairie.

Koulounisation se nourrit des histoires des autres, et des mots qu'ils emploient pour raconter ces histoires.

ENTRETIEN

Extrait d'un entretien réalisé autour de la pièce *Koulounisation* avec Sylvia Botella (10 octobre 2021, Bruxelles).

Sylvia Botella : *Pouvez-vous revenir en quelques mots à l'essence de la pièce Koulounisation : le langage ?*

Salim Djaferi : Lorsque j'ai débuté le travail, je me suis posé cette question : de quelle manière peut-on traiter la question de la colonisation et des relations franco-algériennes sans être victime ? Sans doute en faisant un pas de côté. En tant que chercheur-artiste, je me suis intéressé au langage et plus précisément au mot « colonisation ». Comment dit-on « colonisation » en arabe ? Autrement dit, *Koulounisation* n'est pas une pièce sur la colonisation en tant que telle. C'est une pièce sur le mot « colonisation » qui déroule des vécus, des histoires et des violences, aussi.

S. B. : *Koulounisation questionne notre rapport à la vérité, à la mémoire, à la transmission, à l'histoire à travers le langage. Qu'est-ce que nous fait précisément le langage ?*

S. D. : Je suis né de parents issus de l'immigration algérienne. J'ai souvent été le témoin de discussions sur ce qu'on appelle " la guerre d'Algérie ". Et c'est seulement très récemment que j'ai entendu le mot : « révolution ». Cela m'a amené à réarticuler ma pensée. Et si " la guerre d'Algérie " n'était pas seulement un fait historique mais aussi des mots. Quels seraient-ils ? À quoi pense la langue ? Quelle signification et direction donne le mot ? Quel est le but ? Qui en décide ? Qu'est-ce que cela dit de la personne qui utilise tel mot et pas un autre ? Toutes ces questions m'ont taraudé de manière vertigineuse. Ce qui m'a intéressé, c'est d'entendre le bruit du monde le plus manifeste. Et surtout de ne pas me contenter d'enquêter sur des terrains de vie familiers, et développer une pensée consensuelle.

S. B. : *Ce qui frappe dans votre approche, c'est qu'elle est à la fois théâtrale et plastique.*

S. D. : J'ai d'abord beaucoup enquêté. Lorsque je me suis attelé à l'écriture de plateau, j'ai pris conscience qu'il ne suffirait pas que je m'attache exclusivement au matériau documentaire authentique prélevé, ou que je « dénonce » la langue abimée, les imaginaires perdus du fait de la colonisation. Je devais être courageux, créatif. Je devais proposer un véritablement traitement esthétique de la question. Sans doute parce que j'ai trop vu de théâtre documentaire, décharné, triste et inaccessible, comme enfoncé dans un intellectualisme. Très vite et en collaboration avec les scénographes Justine Bougerol et Silvio Palomo avec lesquels j'ai beaucoup appris, j'ai pensé que ce serait par les arts plastiques, par leur déploiement sur le plateau que nous entrerions dans une relation plus sensible et ludique avec les spectateurs et les spectatrices. Certains éléments sont apparus très tôt, comme le fil pour délimiter l'espace ou les plaques de polystyrène comme matériau de construction. Matérialiser la pensée était pour moi la seule position artistique tenable. Je ne voulais pas me retrouver seul au monde avec mes recherches. Je ne voulais pas faire ma bulle.

S. B. : *Effectivement, quelque chose se construit devant nous qui agit par stratifications et qui amène aussi de la distance critique.*

S. D. : Si je mets en scène une recherche au théâtre, je dois me servir de ses outils. Que peut le théâtre ? Il suscite des émotions qui ne sont pas forcément reliées à la parole, ni au bagage intellectuel. Casser des plaques de polystyrène ou suspendre des objets du quotidien à un fil... Il se joue là quelque chose de très puissant : l'intelligence émotionnelle.

ENTRETIEN

S. D. : *Comment le frottement du théâtre aux arts plastiques permet-il de rendre compte de la part indicible des évènements les plus terribles, les plus singuliers, comme “ la guerre d’Algérie ” ?*

S. D. : Il y a dans ce frottement une intelligence au travail qui use de la métaphore accessible à tous et toutes. Par exemple, lorsque j’imbibe une éponge de liquide rouge que je suspends à un fil. L’image de l’éponge qui goutte suffit pour faire comprendre ce qui s’est passé.

Au commentaire, l’image suffit. Elle est signifiante. Pas besoin d’être d’origine algérienne ou artiste plasticien pour en saisir le sens. Toutes les traces plastiques laissées sur le plateau nous disent la pièce, sans nommer les choses expressément. Elles sont comme un décalque en relief de ce qui est dit et de ce qui n’est pas dit. Une sorte de musée subjectif et troué de la colonisation de l’Algérie que le public peut visiter à l’issue de la représentation.

SALIM DJAFERI

Formé à l'ESACT – Conservatoire Royal de Liège, Salim Djaferi est acteur-auteur, performeur et metteur en scène. C'est la création *in situ d'Almanach* du collectif éphémère Vlard présentée au Festival Emulation 2017 au Théâtre de Liège qui l'impose comme tête chercheuse, exigeante et engagée de la jeune scène belge. Il exprime son goût pour le théâtre documenté qu'il ne cesse de développer, à la fois comme acteur et acteur-auteur en collaborant avec Sanja Mitrovic (*Do you still love me ?*, 2015) et Elena Doratiotto et Benoît Piret (*Des Caravelles et des Batailles*, 2019 présenté au Théâtre de la Bastille en 2023). Il collabore également avec Adeline Rosenstein et Clément Papachristou. Après l'installation/performance *Sajada/Le lien* (2019), le fruit d'une longue collecte de témoignages et de tapis de prière musulmans auprès des personnes pratiquantes en Belgique, au Maroc et en France, Salim Djaferi crée son premier spectacle au théâtre ***Koulounisation*** en 2021 aux Halles de Schaerbeek à Bruxelles. Après un long travail d'enquête, il y interroge et approfondit la question de la colonisation française en Algérie dont sa famille est originaire, mettant au jour les intimités reliées entre histoires de famille et Histoire, violences de guerre et déplacements, et langage et Histoire.

SPECTACLE À SUIVRE

La Loi du marcheur

Spectacle de Nicolas Bouchaud, Éric Didry, Véronique Timsit
Du 3 au 29 mai 2024



© Brigitte Enguerand